

Présence en gare

Camille court. Les quais sont déserts. La pluie insiste. Les pavés sont luisants et ses baskets couinent de trouille. Elle n'arrivera jamais à temps. Elle va rater le départ du train et, par la même occasion, toute sa vie. Bon... certes, elle peut concéder qu'un contrôle de philosophie n'est pas directement la clé de son avenir. Mais, en ratant ce contrôle, elle rate une occasion d'augmenter sa moyenne et court le risque d'avoir trop d'absences. Camille, si la course ne lui donne pas déjà un air assez stupide, se retient de rire. Un rire jaune, bien sûr, pour se moquer de ce qu'est devenu l'éducation. Maintenant, elle ne prend plus plaisir à apprendre ; elle s'y sent contrainte. Avec un 16/20, elle entend déjà le couperet de la guillotine s'abattre sur sa carrière. Elle a envie de mourir quand elle songe qu'elle doit se tuer au travail pour trouver un bon travail auquel se tuer plus tard.

Enfin, même si les questions existentielles sont agréables à trois heures du matin, elle ne doit pas perdre de vue son objectif : attraper son train à temps. Elle se rue dans la gare, descend les marches par quatre, saute presque, bouscule sans le vouloir un bon nombre de personnes et manque de se figer en le voyant : le Graal, le train divin. Heureusement, le contrôleur n'a pas encore sifflé et la locomotive est juste devant elle. Elle a le temps. Camille fonce, la tête la première, dans le train. Elle est trempée jusqu'aux os, gelée au possible, mais certainement pas en retard. Tout est parfait !

Après s'être installée sur un siège, elle se permet enfin de se détendre. Ses muscles se relâchent tandis qu'elle pousse un soupir de satisfaction. Les yeux à demi clos, elle regarde par la vitre du train les passagers qui attendent. Souvent (elle prend le train chaque matin et chaque soir de la semaine), elle s'amuse à leur inventer une vie. Certains profils sont plus fréquents que d'autres, alors elle a de quoi écrire le prochain Victor Hugo. Elle est persuadée d'avoir un jour réussi à apercevoir un homme tromper sa femme avec plusieurs autres. Un autre jour, elle est désolée de constater la mort d'un vieil homme après avoir vu sa femme rentrer seule, l'air attristé. Elle n'a plus jamais revu le vieillard.

Mais le summum du mystère (car ces deux derniers événements n'ont rien de très énigmatique), c'est cette femme : la femme au tailleur blanc. Chaque matin, chaque soir, elle attend sur le quai. Parfois, elle est debout et regarde au loin. À d'autres moments, elle est assise et fixe le sol. Camille ne l'a jamais vue parler avec d'autres personnes. Elle est toujours seule, seule et triste comme une pierre. Elle semble attendre, mais qui ? La jeune fille avait eu vent d'une histoire concernant un chien qui, chaque jour, attendait son maître à la gare alors que celui-ci était mort depuis bien longtemps. Peut-être que, comme pour l'animal, on érigerait une statue en l'honneur de la femme, ou peut-être elle-même se pétrifierait à force d'attendre.

Camille la cherche du regard, tandis que le train démarre. Soudain, entre deux passagers, elle la voit. Toujours gracieuse, elle croise les jambes, assise sur un banc. Elle a un visage pâle comme du lait et de beaux cheveux sombres, presque noirs. Son tailleur lui sied si bien qu'il semble faire partie d'elle. Blanc, comme toujours, immaculé. Elle porte des collants qui finissent de dessiner ses mollets déjà sculptés, et ses cheveux brillants retombent fébrilement sur ses épaules. Chaque jour, Camille, grande retardataire, manque l'occasion de l'observer et, le soir, elle craint d'effrayer la femme. Ainsi se contente-t-elle de l'admirer depuis les vitres du train, pourtant trop à l'écart pour réellement l'examiner. C'est sans doute la femme la plus belle que l'étudiante ait jamais vue, mais le voile de tristesse qui l'embaume ternit une image sans doute bien plus éblouissante.

Un jour, la jeune fille engagerait la conversation et lui dirait à quel point elle l'inspire. En attendant, elle compte bien se contenter de l'examiner de loin. Comme toujours, Camille la verrait le soir, en

rentrant. Elle prie pour n'être pas trop fatiguée et entame une microsieste. Ses paupières s'alourdissent tandis qu'elle s'enfonce un peu plus dans le siège, finalement pas si inconfortable, du train. Après avoir rêvassé, il faut se mettre à rêver. Les voix autour se confondent en un brouhaha et les pensées de l'étudiante prennent une tournure insensée, manifestant l'arrivée du sommeil. Le retard, le train, les passagers, la femme : tout disparaît peu à peu dans l'esprit de Camille.

Camille souffle une énième fois, une moue sur le visage. Si le bercement du train avait pu atténuer sa fatigue en l'endormant une fois pour toutes, d'autres passagers, motivés par un désir saugrenu de détruire toute tranquillité dans la voiture, en avaient décidé autrement. Ténors, sopranos et barytons faisaient résonner des « o » et des « a » à tout va, comme si les discussions banales devaient revêtir la forme d'un opéra, en cinq actes visiblement.

L'étudiante lessivée pense avoir gros à parier que l'insupportable ténor, deux sièges devant elle, se mette soudainement sur la table pour interpréter *La Traviata*. Même si ses comparaisons la font à maintes reprises sourire, elle est irritée au possible par ces personnes impolies qui se pensent si intéressantes qu'elles se permettent de partager leur conversation avec le reste du train. Vivement que ce dernier arrive à la gare, qu'elle puisse rentrer et s'effondrer sur son lit.

Perdue dans ses songes d'opéra et de couette chaude, l'étudiante met plusieurs secondes à réaliser l'arrivée en gare. C'est lorsque l'Andrea Botticelli de la voiture dix-sept s'exclame de soulagement (un soulagement aussi grand que le nombre de décibels émis, apparemment) qu'elle ouvre les yeux, cernés et plissés par l'aigreur. Une vague d'énergie la traverse et la motive à prendre ses affaires avant de sortir en trombe du train maudit.

Après quelques brefs étirements, Camille perd sa figure grimaçante au profit d'un air hagard : toujours là, à attendre. Elle ne rêve que de dormir, mais sa curiosité l'emporte sur le reste. Elle va y aller. D'un pas hésitant, elle se glisse vers les bancs où la femme veille. Son regard s'attache au sol.

En s'approchant, Camille distingue quelques étrangetés : le tailleur semble vieux, pas suranné, mais propre à une période bien antérieure, comme dans les années cinquante ou soixante ; à travers les collants, on aperçoit une tapisserie d'hématomes, parfois de grosses taches, parfois de simples points ; et enfin, sur une joue creuse et si pâle qu'elle en paraît translucide, une larme trace son chemin. Cette femme ressemble à un portrait de musée, mystérieusement douce et vernie de mélancolie.

Camille n'ose pas parler, de peur de gâcher le moment. Pourtant, elle a mille questions à poser à cette femme qu'elle approche pour la première fois. De son mutisme émerge néanmoins son regard, trop intrusif pour respecter véritablement une intimité. Après ce qui paraît un bon moment à l'étudiante, le visage tristement calme se relève, et le regard gris, autrefois solitaire, se plonge dans les yeux bruns de Camille. Si une étrange mélancolie a assiégré ses pupilles anthracite, une aura de douceur les enveloppe.

Soudain, alors que la jeune fille cligne des yeux à cause de la fatigue, la femme au tailleur se dérobe à son regard. Il ne reste plus rien, ni tailleur, ni femme, ni mélancolie. Elle a disparu sans crier gare, sans aller nulle part, sans avoir laissé une trace de sa présence. Camille est seule, pantoise et fascinée par ce qu'elle vient de vivre. Elle commence à douter, met l'illusion sur le dos de la fatigue, cherche sur le sol n'importe quel cheveu. Rien. Pourtant, l'espoir résiste.

Elle n'a rien à gagner à y croire, mais la simple idée d'une telle expérience la fait rêver. Et si elle avait rencontré une déité ? Ou, à la rigueur, une entité venue de l'au-delà ? Et si elle devait jouer un

rôle de guide ou de messagère, afin d'orienter l'humanité ? Elle en bave déjà. Ses ambitions sont peut-être trop poussées, et probablement causées par l'épuisement. La vie de l'étudiante est tellement misérable qu'elle se perd dans des hallucinations et se met à y croire dur comme fer.

Mais, dans un monde aussi terne, il n'est pas nocif de rêver, avec modération du moins. Demain, Camille devra prendre le train de nouveau ; ce sera l'occasion de vérifier ses soupçons. Elle compte bien arriver plus tôt et confronter la femme, quitte à passer pour une folle. Demain, elle aura des réponses.

Camille a l'impression qu'une armée entière tire ses paupières l'une contre l'autre. Comme tous les matins, la fatigue la domine, mais cette fois, la détermination la guide. Le désir ardent d'élucider l'énigme de la veille a fait naître en elle une étincelle, quelque chose d'excitant dans sa vie. Elle se prépare à la va-vite et atteint la gare avec trente minutes d'avance sur l'arrivée de son train. Elle expérimente pour la première fois l'ivresse non pas de la ponctualité, mais de l'avance. Elle se rue sur le quai et accroche son regard partout, à l'instar d'une hystérique.

Son souffle se coupe : elle est là ! Et à la même place !! D'autres passagers sont assis à ses côtés, mais Camille n'hésite pas une seule seconde. Elle fonce auprès du groupe et harponne presque la femme. La jeune fille est si hâtive et si émotive dans ses questions qu'elle attire les regards voisins, sceptiques et interrogateurs. Près d'elle, une grand-mère chuchote à l'oreille de son mari, les sourcils froncés.

La femme au tailleur, quant à elle, maintient un visage apaisé et compréhensif. Sa bouche close se mue en un sourire alors qu'elle murmure :

« Ils ne savent pas que je suis là. Ils ne me voient pas. Je serai là, ce soir ; je t'attendrai. »

Comme la fois précédente, elle s'évanouit d'un coup, ne laissant rien d'autre derrière elle qu'un supplément d'incompréhension. L'étudiante se sent stupide : elle vient d'interroger une entité que personne ne voit, devant de multiples passagers, et a affiché la figure la plus stupéfaite jamais connue. Sa mâchoire s'est probablement écrasée au sol, et elle a manqué de s'évanouir trois fois au cours de la dernière seconde.

Que s'était-il passé ? Elle était partie chercher des réponses, et elle se retrouve maintenant bouche bée devant un groupe d'individus qui la toisent d'un regard inquisiteur. Elle fixe les rails près d'elle et envisage sérieusement de sauter. Elle attendra le soir, comme convenu, mais elle a l'impression qu'on la fait tourner en bourrique. Honteuse, elle court se réfugier dans le kiosque de la gare s'acheter un café — et une dignité au passage. Attendre... encore. Que des questions, aucune réponse.

La journée n'a jamais semblé aussi longue. Le temps passe au ralenti, et les deux heures de train habituelles s'écoulent comme si elles en duraient dix. Camille soupire, démoralisée par le doute et la frustration. Elle refuse d'être redirigée une nouvelle fois. Elle a patienté tout ce temps ; elle mérite des explications. D'un autre côté, elle reste excitée comme une petite fille qui attend Noël. Son cadeau, c'est la solution de cette énigme : l'identité de la femme et la raison de sa présence.

Camille a déjà griffonné sur ses cahiers quelques hypothèses. La plus plausible d'entre elles insinue que la femme au tailleur blanc est un fantôme qui hante la gare, une entité protectrice. Cela expliquerait sa présence constante. L'étudiante se sent tout de même étrange. Elle a accepté trop facilement la situation. En deux jours, elle a rencontré un fantôme (ou du moins quelque chose de ce style) et a suivi sans broncher les directives de ce dernier. Si l'esprit se révélait être mauvais, elle

risquait gros, très gros. Toutefois, le jeu en valait la chandelle. Elle saurait bientôt toute la vérité, ou du moins l'espérait-elle.

Le train s'arrête enfin ; Camille descend calmement ; la femme est debout, en face d'elle. Elle l'attendait paisiblement. Camille se lance :

« Ne vous échappez pas. Après tout ce temps à me poser des questions, je mérite quelques réponses, non ? »

- Oui... tu as raison. Cela fait bien longtemps que tu m' observes, n'est-ce pas ?

- Vous m'aviez vue ? demande Camille.

- Quand on est habitué à l'ignorance, un simple regard devient presque ostentatoire. Cela fait deux ans au moins que je te vois ; j'attendais simplement que tu viennes vers moi. Tu as mis un sacré temps, d'ailleurs.

La jeune fille ne sait quoi répondre, tant ses émotions se confondent. Elle est à la fois choquée et fâchée : cela fait deux jours qu'elle retourne son esprit dans tous les sens pour comprendre l'incompréhensible, et cette entité qui surgit et disparaît de nulle part a l'audace de se plaindre !

- Écoutez, sauf votre respect, vous auriez pu venir aussi. Il faut croire que notre timidité malade nous a empêchées de nous approcher. J'aimerais donc que vous ne m'en teniez pas rigueur, puisque vous-même ne l'avez pas fait. Maintenant, je veux des réponses. Soit vous m'expliquez ce que vous me voulez et pourquoi vous m'avez tourmentée, soit je vous laisse ici et vous pourrez attendre encore longtemps.

Si l'étudiante regrette de ne pas avoir tourné sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler, elle maintient intérieurement sa position. Elle aurait pu être moins directe et menaçante, mais ça lui apprendra, au Casper de la gare.

Ce dernier, étonnamment, ne se vexe pas. La femme explose de rire, prenant Camille au dépourvu. En fait, elle rit si fort que sa tête bascule en arrière, de manière assez exagérée. Alors que la jeune fille, devenue furibonde, se lève d'un bond et commence à partir, le fantôme l'appelle et la somme de rester. L'autre se rassoit et fait la moue, mais écoute tout de même.

Ainsi commence un long monologue : la femme est bien un esprit, qui n'est pas parvenu à rejoindre l'au-delà. :

« Cette histoire est très vieille, tu n'étais même pas née. Je n'ai pas la date exacte car, curieusement, je garde bien peu de souvenirs de ma vie. J'étais telle que tu me vois, quoiqu'avec un teint plus vif. J'avais un mari, bon et aimant, et nous envisagions de fonder une famille. J'étais heureuse, épanouie, pleine de vie. Je pensais que mon avenir serait parfait et que ma mort serait tardive. En fait, je n'y pensais même pas. L'insouciance de la jeunesse... les possibilités infinies...

J'étais partie chez une tante un moment, et j'y avais appris une bien fâcheuse nouvelle. J'étais rentrée à la hâte, emballant mes bagages grossièrement et prenant aussitôt le premier train disponible. Il était arrivé tard, si bien qu'il n'y avait personne à la gare. J'étais descendue épuisée mais pressée et, soudain, le néant. Je ne me rappelle qu'un cri, suivi d'une douleur fulgurante au ventre.

En me réveillant, j'étais dans la même gare, avec la même apparence qu'avant l'incident. J'ai tenté pendant des heures d'alerter d'autres personnes, de demander des renseignements, en vain. Personne ne m'entendait et, pire, ne me voyait. C'était affreux. Je suis partie en trombe de la gare,

avant de me rendre compte que je m'avérais incapable de poursuivre ma route. Je suis physiquement — ou psychiquement — cloîtrée ici, sans qu'il me soit possible de fuir. J'ai tenté de mourir une seconde fois, mais rien n'a fonctionné.

Des décennies se sont écoulées, et je n'ai jamais trouvé de solution. Le jour où j'ai senti ton regard presque brûler ma peau, j'ai vu une porte de sortie dans mon malheur. Chaque jour, je t'observais à la gare, lorsque tu avais les yeux ailleurs. Tu étais toujours le nez dans tes papiers, même dans le train. Quand je compare avec mon époque, c'est stupéfiant de voir que les jeunes filles peuvent faire des études... et porter des pantalons.

Ma pauvre Camille, j'ai vu un espoir en toi, ne m'en blâme pas. J'ai tant besoin de ton aide. »

C'est beaucoup d'informations d'un coup pour la jeune fille ; elle considère alors la pause d'hésitation de son interlocutrice comme un digestif. Elle ressasse les paroles de l'autre : non seulement elle a la confirmation de converser avec une revenante, mais en plus avec une revenante assassinée, qui lui demande son aide. Le prochain « deux mensonges et une vérité » va être cocasse.

Que devait-elle faire au juste ? Trouver un médium, un passage secret vers le paradis ? Prochaine résolution pour l'année suivante : ne pas mettre son nez dans les affaires des autres, surtout des défunts. Malgré ses plaisanteries internes, Camille doit admettre que l'histoire de la femme est morose. Rester enfermée des décennies durant dans une gare, sans que personne ne connaisse son existence, c'est le comble du désespoir. Elle en frissonne rien que d'y penser.

Peut-être, en fin de compte, qu'elle peut prendre sur elle et faire un effort pour l'aider. Encore faudrait-il savoir quoi faire. De plus, le plus important lui échappait :

« Je viens d'y penser, mais dans toute cette histoire, vous ne m'avez pas dit votre nom. Si je veux vous apporter mon aide, il vaudrait mieux que je sache comment vous vous appelez... »

- C'est sans doute ça le plus curieux de toute l'histoire (si *curieux* est un terme assez approprié pour parler d'un passé aussi sordide). Je ne connais même pas mon nom. Si la plupart de mes souvenirs se sont effacés avec le temps et la solitude, c'est la seule chose dont je ne me souvenais pas à mon réveil. Je n'ai pas ma pièce d'identité ; mon agresseur a dû me la spolier après ma mort. Je suis vraiment navrée, c'est pitoyable de ma part de te demander de l'aide alors que j'ai un manque cruel d'informations. Cependant, j'ai une idée du service que tu pourrais me rendre. Être enfermée ici depuis tout ce temps m'achève à petit feu, sans que je puisse mourir. C'est une agonie sans fin, Camille. Si tu parvenais à trouver ce qu'il m'est arrivé et surtout qui j'étais, je pourrais peut-être m'échapper. Je t'en prie : on m'a refusé le droit de vivre, je veux au moins le droit de mourir.

Face aux mots de l'esprit, Camille sent un pincement au cœur. Elle a raison : demeurer dans cette gare indéfiniment relève de la torture. Elle se savait être le seul espoir de la femme ; il serait donc égoïste de ne rien faire. Cependant, la tâche serait ardue. La femme n'ayant aucun témoignage autre que des souvenirs flous, retrouver son identité reposerait sur des hypothèses et des déductions. Mais il fallait tenter, par respect pour cette pauvre personne, victime autant dans la vie que dans la mort.

- J'accepte, déclare Camille. Laissez-moi du temps, mais je vous promets de trouver.
- Ne t'inquiète pas, ma pauvre Camille. Du temps, j'en ai.

Cela faisait une semaine que l'étudiante avait sacrifié ses révisions au profit de recherches intensives sur les décès aux alentours. Elle avait tout fouillé, ayant même réussi à accéder aux archives de la ville, mais rien. Dans la gare, aucun mémorial ne faisait référence à un meurtre. De

même pour les journaux. Elle avait étudié l'historique des habitants du coin en remontant jusqu'aux années trente, pour être sûre.

Le problème, c'est qu'énormément de femmes correspondaient aux vagues descriptions du fantôme. Ce dernier tentait tous les soirs d'aiguiller la jeune fille avec sa mémoire déficiente, mais rien n'était concret. Les deux peinaient à avancer, et chaque recherche semblait rendre plus confuses les précédentes. La nuit, Camille rêvait de l'assassinat, sans mettre aucun visage sur les acteurs qui l'exécutaient. Elle inventait des théories si saugrenues qu'elle aurait pu refaire l'entièreté de la bibliographie d'Agatha Christie.

Si, en plaisantant, elle avait surnommé l'esprit « Lady Margaret », en référence à un de ses polars préférés (elle a une passion pour Mary Higgins Clark), elle se lamentait de plus en plus en constatant que le polar qu'elle vivait en ce moment même était insoluble. La réalité devenait plus étrange encore que la fiction. Affalée sur son bureau, poussant à chaque minute un nouveau soupir, elle inspectait chaque recoin de son esprit, tentant de trouver une seule piste inexplorée.

- Eurêka ! dit-elle en relevant brutalement la tête. Je n'ai pas examiné les archives des disparitions !!!!

S'il n'avait pas été trois heures du matin, elle serait directement partie les inspecter, tant la joie la motivait. Elle attendit le lendemain avec impatience : ce serait le premier jour du week-end, et elle serait entièrement disponible pour son enquête.

Avec euphorie, Camille courut jusqu'aux archives. Elle s'était arrangée pour y accéder sans procédure trop longue, en prétextant un arbre généalogique. Elle plongea le nez dans les dossiers, remontant années après années, décennies après décennies. Elle espérait ne pas en arriver au Moyen Âge...

La plupart des avis de recherche comportaient des photos, ce qui facilitait le tri, mais d'autres restaient plus difficiles à éliminer lorsqu'ils ne comportaient que des noms. Elle feuilletait jusqu'à se faire des crampes aux doigts quand, soudain ! Une belle femme, dont le regard familier semblait sourire à Camille derrière l'objectif. Dans ses yeux, Camille pouvait presque lire : « Merci de m'avoir trouvée. »

Ses cheveux étaient noirs, surplombés d'un grand chapeau, dans un style qui ne lui était pas étranger. Née en 1926 et disparue en 1951, à l'âge de vingt-cinq ans. Épouse de Henri Duriet. Marie Duriet. Marie. C'était donc ça, son identité.

Personne ne savait qu'elle était morte. Personne ne semblait l'avoir cherchée. Sa famille vivait dans le Nord et aucune demande d'enquête n'avait été signalée. Marie Duriet était morte seule, avec son meurtrier pour seul souvenir. Ce soir, Camille devrait annoncer à la femme plus qu'une vie : elle devrait lui annoncer une mort ignorée et vaine. Mais avant, elle devait passer au cimetière.

Camille avait pris l'habitude de rejoindre le fantôme — Marie — à une heure très tardive. Pour son confort et le peu de dignité qu'il lui restait, elle préférait éviter de se montrer en train de parler seule. Elle se voyait mal déclarer : « Oh non, je ne suis pas folle, je suis juste en train de converser avec une femme des années quarante à propos de sa disparition, puis de sa mort dans la même gare où nous sommes en ce moment. Qui sait, elle a peut-être agonisé à l'endroit même où vous êtes ! »

Elle arriva donc aux alentours d'une heure du matin, feignant un sourire pour masquer sa gêne. C'est délicat à annoncer, ce genre de choses. Marie — qui ne savait pas encore qu'elle s'appelait

ainsi — attendait une fois de plus sur le banc. C'était sa place préférée, avait-elle révélé à Camille, car elle se souvenait avoir souvent attendu son mari ici lorsqu'il partait longtemps à la capitale pour affaires. Après sa mort, elle ne l'avait plus jamais revu, alors qu'elle continuait d'attendre au même endroit, inlassablement.

En voyant l'étudiante arriver, elle esquissa un faible sourire. Sa motivation s'était effritée, mais elle gardait en elle une lueur d'espoir. Cela mit du baume au cœur de Camille. Malgré tout, elle se réjouissait de donner des réponses à celle qui était devenue son amie. Cette aventure touchait à sa fin, et elle avait rencontré une personne formidable.

- Bonjour, Marie.

Sa voix n'était qu'un murmure, mais elle résonna dans l'esprit de Camille comme une victoire. La femme écarquilla les yeux, d'abord confuse, puis émue par cette découverte. Elle avait retrouvé ce qui lui avait été volé : son prénom, son identité, une partie de sa vie.

- Alors, tu l'as trouvé ? Je m'appelle Marie ?

- Oui. Ce matin, en allant consulter de nouveau les archives. Je voulais te l'annoncer directement, mais j'ai fait un détour. Tu t'appelles Marie Duriet, née en 1926 à Lille et décédée dans cette gare, en 1951. Je dis *décédée*, mais les registres ne mentionnent qu'une disparition. D'ailleurs, celle-ci n'a pas été signalée par ton mari ou ta famille, mais par une voisine qui ne te voyait plus. Ton époux s'appelait Henri, et il est mort bien plus tard que toi, à quatre-vingt-six ans, d'un problème cardiaque. L'année de ta disparition, il a refait sa vie avec Anne Desfleurs, qui travaillait comme dactylo dans son entreprise. Et Marie... je sais que c'est beaucoup à encaisser, mais...

- Oui ?

- Il y a fort à parier qu'il ait entretenu une liaison avec elle au moment de votre relation. Pour être franche, je crois même qu'il est en partie responsable de ton assassinat.

- ...Voyons, Camille... Il n'aurait pas... ? Enfin, je te suis reconnaissante pour la découverte de mon identité, mais de là à tirer des conclusions aussi hâtives..., déclara-t-elle, les yeux au sol.

Le silence devint pesant tandis que Camille observait Marie. Elle connaissait désormais son nom — et bien plus encore — et pourtant rien ne s'était produit. L'étudiante s'y attendait. En menant ses recherches, elle s'était doutée qu'un manque aussi évident d'informations concernant sa mort freinerait tout rappel vers l'au-delà, si cela était même possible. Il fallait confronter l'esprit à ses souvenirs, aussi refoulés fussent-ils.

Saisissant la femme vigoureusement par les épaules, Camille haussa le ton :
- Écoute, je sais que c'est difficile, mais tu dois y arriver. En une semaine, j'ai appris plus que tu n'as pu en plusieurs décennies. Réfléchis ! Tu n'as plus jamais revu cet homme dans la gare après ton assassinat, lui qui prenait le train si fréquemment ! Il s'éternisait à Paris avec la même dactylo avec laquelle il a très probablement eu une liaison. Il l'a épousée directement après ta disparition, sans même te chercher ni avertir ta famille. Tu crois vraiment que personne n'aurait cherché à savoir où tu te trouvais en l'ayant appris ? S'il existe le moindre souvenir, aussi flou soit-il, de ce soir-là, tu dois m'en faire part. N'importe quelle intuition, n'importe quelle sensation, je t'en prie !

Marie se pinça les tempes si fort que Camille craignit un instant de les voir s'écraser. Elle luttait pour se rappeler, pour faire revenir des souvenirs pénibles, pour admettre une réalité douloureuse.

Soudain, ses yeux s'ouvrirent et des larmes vinrent s'y loger avant de descendre lentement le long de ses joues :

- Tu as raison, Camille. Tu as raison. J'ai été stupide de le nier, si stupide... Les souvenirs emplissent tant mon esprit qu'ils vont le noyer. C'est Henri. Henri est mon tueur. J'étais enceinte... Oh Camille. J'étais si heureuse. J'allais fonder une famille, avoir mon bébé. Je voulais l'annoncer à Henri, lui faire part du miracle. Je l'ai surpris avec cette... cette dévergondée. Je suis partie aussitôt, trop affligée pour faire quoi que ce soit. Cette enflure de Henri ! Lui qui me promettait le bonheur, l'amour !

J'ai voulu le tuer, si tu savais. Je voulais les tuer tous les deux, lui et sa pimbêche. Je suis sortie en trombe, je crois qu'il m'a entendue. En rentrant, j'ai fait mes bagages avant de foncer vers la gare. J'étais prête à prendre le premier train, de préférence pour rejoindre ma famille. J'avais eu la stupidité de les quitter pour un infidèle. J'avais tellement peur d'élever mon bébé sans père. Je n'avais même pas prévenu ma mère ni ma tante.

Je suis restée un moment pour faire le point, et Henri m'a écrit à maintes reprises. Il me promettait d'arrêter, qu'il avait quitté sa maîtresse et l'avait renvoyée, qu'il était stupide et ne voulait pas me perdre. J'avais si peur, Camille. Les mères célibataires — pire, divorcées — n'étaient pas bien vues. Je risquais de perdre ma réputation à cause de ce malotru.

J'ai accepté de redescendre dans le Sud pour qu'il s'explique. Le train est arrivé tard, trop tard pour qu'il y ait encore des passagers dans la gare. Je suis descendue et il était là, prêt à m'accueillir avec son sourire niais. Je l'ai traité de tous les noms, menaçant de dénoncer partout sa tromperie. Il a sorti son canif, celui que j'avais acheté pour son anniversaire, et... et... oh Camille, j'espère que mon bébé n'a rien senti ! J'espère qu'il ne s'est rendu compte de rien, qu'il n'a pas compris que sa maman mourait. J'ai agonisé sur ce quai, et il a tout regardé. Oh, Camille !

Alors qu'elle relate tout, Marie s'effondre à genoux sur le sol. Camille, bouche bée à son tour face à une telle histoire, constate avec horreur qu'une plaie commence à se former dans le bas-ventre de son amie. Cette dernière ne semble pas le sentir, tant la tristesse la fait suffoquer. Entre deux sanglots, elle distingue enfin le liquide carmin qui jaillit à flots de la blessure. Elle adresse un regard paniqué à l'étudiante, qui se précipite pour boucher la plaie. Marie s'affaisse sur le sol avant de finalement s'étendre, les mains rouges de sang serrant son ventre.

Camille réalise lentement la situation : Marie, ayant résolu le mystère de sa mort, est apte à véritablement mourir. Elle n'a plus à errer anonymement ; ce soir, elle mourra en tant que personne, pas en tant qu'inconnue. Pour cela, elle doit subir l'agonie une deuxième fois. Après cela, Camille suppose qu'elle disparaîtra pour de bon, enfin prête à accueillir la mort.

- Tiens bon, Marie, tiens bon. Après ça, c'est fini. Tu seras libre, ma pauvre.

- Mon bébé... murmure la femme, en tentant, de ses mains, de protéger son ventre.

- C'est trop tard pour lui. Il est mort il y a longtemps maintenant. Je crois qu'il est mort la première fois. Tu le rejoindras bientôt, je te le promets. Sois forte. Tu te souviens, tu te souviens de ce que tu m'as dit ? Que tu préférerais mourir plutôt que de rester ici indéfiniment ? Eh bien voilà, Marie. Ce soir, tu vas quitter cette maudite gare, et toute la souffrance qu'elle t'a procurée.

Alors que le teint de Marie blanchit et que le liquide carmin s'écoule, une étrange lumière jaillit. Dans ce sombre ciel dénué d'étoiles, le halo clair illumine le décor. De fines particules de lumière

émanent de celle qui agonise tandis que l'autre écarquille les yeux. Celle que l'étudiante appelait « la femme au tailleur blanc » s'évapore peu à peu dans l'espace, en une nuée d'étincelles. Une larme silencieuse coule sur sa joue alors qu'elle réalise que le temps des adieux est venu.

Marie, qui l'a senti aussi, murmure dans un dernier élan :

- Merci, Camille. Merci pour tout. Grâce à toi, j'ai eu droit à un nom. J'ai eu droit à mes souvenirs. Et surtout, j'ai eu droit à une véritable amie. Je n'avais pas été aussi heureuse depuis longtemps. Je veillerai sur toi, de là-haut, je te le promets.

Camille, sous l'émotion, ouvre la bouche sans parvenir à émettre un son. Elle ne veut pas que Marie parte, pourtant, il le faut. Elle aurait dû partir depuis bien longtemps déjà. Sa place est avec son enfant, dans l'au-delà, là où plus personne ne pourra la tourmenter. Elle ne parvient pas à prononcer ne serait-ce qu'une parole autre que « Adieu, Marie », tandis que l'autre finit de se répandre dans l'air, avant de monter de plus en plus haut dans le ciel. C'est fini.

Le lendemain, Camille a du mal à penser. Elle est étendue dans son lit, fixant le plafond blanc de sa chambre. Elle se demande parfois si elle a rêvé, puis songe que tout ceci est bien trop intense pour être faux. Elle ne peut en parler à personne.

La jeune fille, endeuillée après le décès de cette amie si spéciale, chuchote :

- Merci, Marie. J'aurais voulu t'adresser de meilleures dernières paroles, mais je n'en ai pas été capable. Toute cette histoire a été plus qu'étrange, mais je ne regrette pas un instant de t'avoir accompagnée dans cette aventure. J'espère que tu es heureuse maintenant...

Elle est interrompue dans son monologue par un bruit sourd. Elle se relève avant de constater qu'un de ses livres est tombé de la bibliothèque. Elle sort du lit et s'en approche afin de le ranger. Tout à coup, en lisant le titre, elle se fige, avant de sourire doucement :

Le Fantôme de Lady Margaret, par *Mary Higgins Clark*